

Entretien avec Michel Melot, directeur de la Bibliothèque publique d'information, de 1983 à 1989

Thierry Grognet,
directeur de la Bpi

Sophie Danis,
directrice adjointe de la Bpi

Françoise Gaudet,
chef de service du département Études et recherche de la Bpi

Thierry Grognet Michel Melot, merci d'avoir répondu favorablement à cette demande d'interview. Vous êtes l'une des deux personnes qui sont restées, je crois, le plus longtemps à la tête de l'établissement. Peut-être, pour commencer, pourriez-vous nous dire dans quelles circonstances vous êtes arrivé à la Bpi, ainsi que les raisons qui vous ont incité à prendre la direction de cet établissement public.

Michel Melot Je dirigeais le [Cabinet des Estampes](#)¹, et j'y étais très heureux ; j'imaginai que j'allais y finir ma carrière, comme tous mes prédécesseurs, et devenir un historien de la gravure, ce que je commençais à être déjà. Je ne pensais pas du tout un jour être réveillé par René [Fillet](#), qui fut donc mon prédécesseur à la Bpi et que je connaissais peu. Il me dit : « Je cherche un successeur. Il faudrait un jeune, qui s'occupe de l'image et de l'audiovisuel, qui fasse de belles expositions, car on nous reproche d'être les parents pauvres, à côté du [Musée du Centre Pompidou](#). Il faut faire mieux dans les animations et dans les nouvelles technologies de l'image ». Au Cabinet des Estampes, j'avais l'habitude des expositions et des relations avec les musées, et d'autre part, j'avais lancé, sous la direction de Jean-Pierre [Seguin](#), le microfilmage et fait le premier vidéodisque français avec des images du Cabinet des Estampes. Mon profil paraissait donc convenir à celui que Fillet cherchait. J'étais très surpris. Cela m'a donné beaucoup d'états d'âme. Quitter les Estampes, c'était un peu un déchirement, mais la Bpi, que j'avais toujours admirée et soutenue, me tentait beaucoup. Je suis allé voir J.-P. Seguin, que je connaissais bien, puisqu'il dirigeait le Cabinet des Estampes avant de devenir inspecteur des bibliothèques. J'ai beaucoup appris avec lui. Je lui ai demandé : « Est-ce que je dois accepter, ou pas, cette proposition ? » Il m'a répondu : « Vous savez, vous ne vous en sortirez pas à moins de quinze heures de travail par jour ! ». J'ai pourtant signé, en prévenant Fillet : « Je suis très mal à l'aise parce que, pour faire à la Bpi des animations, des expositions nouvelles, j'ai plein d'idées et d'envies. Mais en revanche je ne suis pas du tout un bibliothécaire orthodoxe. Je n'ai jamais

[catalogué](#)² d'ouvrages. Je ne connais rien aux Imprimés. J'ai toujours travaillé au Cabinet des Estampes, sauf six mois, passés au service des Dons et legs, à la Bibliothèque nationale, à remplir des registres. » La [lecture publique](#)³ m'était aussi étrangère. J'avais beaucoup de scrupules et je lui en ai fait part. Il m'a répondu : « Ne vous inquiétez pas. Pour tout ce qui est du circuit du livre, du catalogage, de l'informatisation, je m'en suis occupé, ça marche. En revanche, ce qui ne marche pas, ce sont les diapositives qui sont toujours coincées, les vidéos qui sont plantées là, comme des pots de fleurs. » Et Fillet, avec son bon sens et sa perspicacité, a ajouté : « L'avenir est à l'image et au son. Ce qu'il faut développer à la Bpi, c'est l'audiovisuel. Vous montrerez ainsi la voie aux autres bibliothèques. Ne vous souciez pas des côtés plus traditionnels du métier, et travaillez là-dessus. »

C'est sur ce cahier des charges que je suis parti. Cela me convenait. Sur le plan des animations et les nouvelles technologies, je m'en suis donné ensuite à cœur joie, avec une équipe qui a suivi avec enthousiasme. Cette période a été pour moi passionnante. J'ai travaillé avec des gens qui ont apporté beaucoup d'idées.

Sophie Danis Qui s'occupait de l'animation à l'époque ?

Michel Melot [Catherine Counot](#) était là. Plusieurs personnes aussi, mais c'est elle qui est restée le plus longtemps. Puis Philippe Arbaizar s'en est occupé également. Il y avait une équipe assez nombreuse, et sur le plan de la qualité, des gens absolument remarquables, comme Viviane Cabannes. En arrivant, il fallait évidemment que je fasse mes preuves du côté des expositions. Jean Clair allait faire [Vienne](#)⁴. Comme d'habitude, le Musée avait envoyé à la Bpi une liste de livres et considéré que le rôle de la Bpi, dans l'exposition, était de fournir des livres, qu'on mettrait dans des vitrines – c'était à la fois humiliant, absurde et pas très intéressant. J'ai donc dit à Jean Clair : « Tant que je serai là, vous ne mettrez aucun ouvrage dans les vitrines. D'abord, cela n'a aucun intérêt et puis ce sont des livres de la bibliothèque, on ne va pas les bloquer dans des vitrines. » Jean Clair n'était pas très content, mais moi, j'étais aussi embarrassé. Qu'est-ce que je pouvais faire maintenant ? Comment la bibliothèque allait-elle participer à cette exposition d'une manière intelligente ? C'est Viviane Cabannes qui m'a sauvé la mise. Elle a eu l'idée d'ouvrir un café viennois. Je voulais d'abord que le café viennois soit dans l'exposition même, mais Jean Clair s'y est opposé. Qu'importe, on a fait le café viennois dans le forum. Il était garni de livres et l'on y recevait tous les jours la presse autrichienne. Il a eu un énorme succès. Pierre Boulez y a participé avec des concerts ; les gens se bouscuaient ; l'exposition et le café ont été des succès. Si

bien qu'après, avec Jean Clair, on s'est congratulés, félicités de nos succès respectifs et d'avoir trouvé cette formule.

Pour l'audiovisuel, ma politique a été que la Bpi soit toujours la première à expérimenter toutes les nouvelles techniques, quelles qu'elles soient. Si j'avais continué, j'aurais travaillé sur les possibilités du téléphone portable. J'étais un convaincu du multimédia. Je n'étais pas le seul, mais ce n'était pas le cas de l'ensemble des bibliothécaires. Les nombreux adversaires de cette politique considéraient que l'image était une distraction subalterne, le 'livre des illettrés' comme disait l'Eglise, au mieux un moyen d'accéder au livre. Mais nous avons suivi le progrès, fait la logithèque, le service pour les aveugles, mis les diapos sur vidéodisque (maintenant, c'est un peu dépassé, mais cela ne l'était pas à l'époque), et réformé la communication des vidéos. Fillet m'avait transmis un testament : devant moi, à la main, sur une feuille, il avait tracé deux colonnes et inscrit d'un côté, ce qui marchait, de l'autre, ce qui ne marchait pas. Ce qui marchait, c'était tout ce qui concernait le livre. Le circuit des périodiques, le budget d'acquisition était bon, la politique était bien rôdée. Ce qui ne marchait pas, c'était le trop plein des rayonnages... Je me souviens qu'il m'a montré du doigt, derrière les vitres de son bureau, le quartier de l'Horloge, et m'a dit : « Il va falloir que vous trouviez des locaux en face, là, pour agrandir la bibliothèque et y mettre certains secteurs. » Cela m'a laissé perplexe, car j'étais convaincu des idées que Seguin avait défendues. Il préconisait non pas de garder, mais de renouveler les documents dans une bibliothèque d'information. Après dix-sept ans passés à la Bibliothèque nationale, j'étais bien convaincu qu'on ne pouvait pas suivre une politique patrimoniale dans une bibliothèque d'information. Il fallait séparer les deux. J'ai toujours eu cette idée ; je l'ai reprise au moment où l'on m'a demandé un rapport sur la Très Grande Bibliothèque [aujourd'hui la Bibliothèque nationale de France] : on ne peut pas faire dans une même bibliothèque de la conservation et de la circulation. Il faut deux bibliothèques ou du moins deux régimes ou deux types de fonctionnement : une bibliothèque historique, avec les ouvrages précieux, où la conservation est prioritaire, au détriment du lecteur (pas d'accès libre, pas de photocopie, pas de prêt). Et puis, au contraire, une autre bibliothèque, où les livres sont librement accessibles à tous, photocopiables, empruntables, où le confort du lecteur prime sur celui du livre – c'est la philosophie que j'ai toujours eue, et je continue de croire qu'elle est bonne.

Je n'étais donc pas convaincu par les projets d'agrandissement. Je n'ai rien dit sur le coup, mais, en réfléchissant, j'ai pensé que cela n'allait pas avec le projet de la Bpi. Nous avons donc commencé à travailler sur le [désherbage](#)⁵. Seguin m'a reconfirmé récemment que le désherbage était inscrit dans les

gènes de la Bpi, mais je ne le savais pas. J'ai eu deux collaboratrices hors pair, Claudine Lieber et Françoise Gaudet, pour mener cette opération. Ce n'était pas seulement un exercice technique nouveau dans les bibliothèques, mais un changement d'optique complet pour les bibliothécaires eux-mêmes. On a lancé une réflexion sur la politique d'acquisition en rédigeant des textes qui incluaient le désherbage dans le cycle de la vie du livre et des périodiques. Je crois que c'est une idée forte qui a bien réussi. Beaucoup de bibliothèques ont pris cette formule, parfois même un peu trop, puisqu'on a été obligé, dans la deuxième édition du manuel que nous avons publié, d'être un peu plus prudents en expliquant que le désherbage était tout un art et ne se confondait pas avec le pilonnage comme certains font semblant de le croire. J'ai aussi un bon souvenir du travail qu'on a fait sur les périodiques, avec Angélique Bellec, une personne remarquable, elle aussi. Depuis l'ouverture de la bibliothèque, les journaux s'accumulaient. On en microfilmait certains. On a défini là aussi une politique de désherbage : chaque abonnement a été accompagné de la durée limite de conservation des documents à la Bpi : cinq ans, dix ans. Après, on en confierait la garde à d'autres bibliothèques. Sainte-Genève reprenait nos anciens annuaires.

J'ai passé à la Bpi six années extraordinaires. Les quinze heures de travail par jour annoncées par J.-P. Seguin, je les ai parfaitement supportées parce que je me sentais soutenu par Jean Maheu, le président du Centre, avec qui j'ai eu toujours de très bons rapports. Jean Gattégno [le directeur du service de la Direction du Livre et de la lecture au ministère de la Culture et de la Communication], lui, avait plus de distances vis-à-vis de la Bpi. Sa priorité était la décentralisation et il avait bien raison. Tout mon travail a été de faire en sorte que Maheu et Gattégno s'entendent. Mon prédécesseur, René Fillet avait beaucoup souffert de ses mésententes avec le président du Centre et le directeur du Livre. Le directeur de la Bpi est entre l'écorce et l'arbre : il a deux patrons : sa tutelle, qui lui accorde son budget, et le Centre, dont il dépend pour les infrastructures et la politique culturelle. Pour moi, cela s'est relativement bien passé, moyennant quelques manœuvres diplomatiques et quelques compromis. Jean Gattégno a tenu ses promesses : il m'a laissé tranquille, et m'a aidé quand il le fallait, et Jean Maheu m'a bien soutenu. Il était très heureux que la Bpi ait l'activité culturelle qu'elle n'avait pas pu avoir au début, un peu à l'écart du Centre, prise par l'urgence.

Thierry Grognet Peut-être pourrions-nous revenir au tout début... Pour vous, Michel Melot, quelles ont été les premières impressions ?

Michel Melot J'ai été séduit par l'enthousiasme du personnel... À

la Bibliothèque nationale, le rythme et l'ambiance n'étaient pas les mêmes. Il régnait une ambiance séculaire...

Françoise Gaudet Vous arriviez d'un milieu très différent...

Michel Melot – Oui, très différent ! L'ambiance de la Bpi correspondait mieux à mon tempérament, même si je me plaisais beaucoup à la Bibliothèque nationale. J'ai donc tout de suite eu un très bon contact.

Sophie Danis – Votre premier matin ?

Michel Melot – J'ai réuni tout le monde. C'est ce que j'ai toujours fait, et je savais déjà ce que je voulais faire. Je fréquentais la Bpi en tant que lecteur : j'en entendais parler aussi, et j'avais pris des repères. J'avais soutenu aussi la Bpi, à ma manière, et ce n'était pas par opportunisme ! Quand Jean-Pierre Seguin avait décidé de mettre des images dans la Bpi, il avait envoyé ses bibliothécaires, Isabelle Giannattasio et [Luce-Marie Albigès](#) aux Estampes pour faire photographier tous les portraits qui sont dans le dictionnaire Larousse. La théorie de Seguin était qu'il fallait à la Bpi, constituer une encyclopédie par l'image. I. Giannattasio et L.-M Albigès avaient donc pour charge de faire photographier dans la série des portraits du département des Estampes et de la Photographie, uniquement ceux des personnes qui sont dans le Larousse, puis de faire un choix aussi dans les autres séries. Thérèse Kleindienst, secrétaire générale de la BN, avait décidé de faire payer la Bpi au prix fort, parce que la Bpi avait la réputation d'être riche et n'avait pas très bonne presse. [Jean Adhémar](#)⁶, qui était mon patron, que j'ai longtemps adoré (il a été mon père spirituel aux Estampes) n'aimait pas non plus la Bpi et a interdit à Luce-Marie Albigès et à Isabelle Giannattasio d'aller dans les magasins, alors qu'il autorisait beaucoup de gens à y aller. Je les ai fait entrer discrètement, parce que je trouvais que c'était une bonne idée de photographier ces portraits. J'ai fait aussi une chose qui a fait beaucoup rire Gattégno. J'ai envoyé des lettres de mission à tous les chefs de service dans la première semaine, après m'être entendu avec eux sur ce qui allait et ce qui n'allait pas, ainsi que sur le programme qu'il fallait adopter. Il devait y avoir une quinzaine de services, donc j'avais fait une quinzaine de lettres-programmes, dont j'avais envoyé un double à Gattégno. Il m'a dit : « Melot, ne commencez pas comme ça : il faut écrire le moins possible ! » Effectivement, quand je repense à ces lettres, c'était un peu ridicule, mais pour moi, c'était nécessaire. J'avais besoin de faire le bilan en accord avec les chefs de service. On a tout de suite enchaîné sur de grands projets comme *Vienne*, et *Kafka*. Tout de suite, il y a eu beaucoup de travail, parce que nous avions beaucoup d'idées ! Dès l'apparition du Minitel le

premier catalogue en ligne fut sur Minitel – je suivais assidûment les colloques des Télécoms pour voir ce qu'on pouvait faire. On avait déjà mis au point un service de réponse directe en ligne qu'on faisait avec le journal *Libération*, qui nous offrait des quarts de page publicitaires. Une préfiguration des « guichets du savoir ».

Françoise Gaudet Je pense qu'ils ont eu un problème, parce que très vite, des professionnels ont monopolisé le service.

Michel Melot C'est le service par téléphone qui a été monopolisé par des libraires. Cela empêchait les particuliers d'appeler. Nous l'avons abandonné au profit de la télématique.

Thierry Grognet Vous avez rappelé la préoccupation majeure du directeur du Livre et de la Lecture de l'époque, Jean Gattégno, qui était de développer les équipements de lecture publique sur l'ensemble du territoire. On sait que c'est lui l'inventeur, au sens archéologique du terme, du [concours particulier](#)⁷, dispositif qui, on le sait, a fait ses preuves. Néanmoins, dès lors que vous avez dirigé la Bpi, quelle était votre conception ? Plus précisément, quelle était votre perception de l'image et du rôle de la bibliothèque dans le monde des bibliothèques, en France, et quelle était votre politique dans ce domaine, en sachant que la Bpi, statutairement, a une vocation nationale ?

Michel Melot On s'est beaucoup battus pour rendre visible ce que faisait la Bpi. Il y avait, à l'époque, une autre personne remarquable, à qui la Bpi doit beaucoup, Jean-François Barbier-Bouvet, notre sociologue, qui n'arrêtait pas de dire : « Ce n'est pas tout de savoir, il faut le faire savoir. » Je me suis beaucoup investi sur ce thème, avec des gens comme Cecil Guitard. Tous les deux, nous faisons une bonne équipe. Nous avons organisé à Valence, avec [Martine Blanc-Montmayeur](#), les premières journées de formation sur la valorisation des bibliothèques. Cela a eu beaucoup de succès. Nous avons mis sur pied ensemble les « Entretiens du livre » : à chaque Salon du Livre de Paris, pendant trois ans au moins, Porte de Versailles, on louait des salles de réunion. L'idée était d'inviter dans des débats et des conférences pendant toute la durée du salon, les bibliothécaires qui avaient des choses à dire, qui avaient fait des expériences nouvelles dans l'année. C'était une époque très enthousiasmante, parce qu'on était porté par un mouvement – Il y avait cependant des sceptiques et même des opposants, hostiles, notamment, au multimédia.

Je suis resté un petit peu plus de six ans à la Bpi, et en six ans, j'ai vu le paysage changer complètement grâce à Gattégno, à l'action des collectivités et grâce aussi, un peu, à la Bpi. Notre

exposition, *Mémoires du futur* a fait beaucoup parler d'elle, en 1987. Quand je m'en souviens, ce qu'on a fait paraît aujourd'hui dérisoire, complètement 'bidouillé' : on faisait croire qu'il y avait des lignes directes d'images, alors que tout était derrière la paroi ! M. Santini, qui était secrétaire d'État à la Culture, est venu inaugurer l'exposition et en a été emballé. Quelques jours plus tard, la mairie d'Issy-les-Moulineaux nous a dit : « M. Santini veut une Bpi à Issy-les-Moulineaux. » Santini a demandé conseil à M. Molard, qui avait été un des bras droit de Jack Lang, et qui avait fondé une agence de conseil en actions culturelles, ABCD. Issy nous commandait un programme en trois parties : un tiers pour l'agence ABCD qui examinait les questions financières et administratives, un tiers pour l'architecte O'Byrne de l'agence Café (qui faisait le Grand Louvre) et un tiers pour la Bpi. Jean Gattégno était furieux. Je ne m'y attendais pas, je pensais bien faire en faisant profiter les autres de notre expérience, et en faisant de plus entrer de l'argent dans les caisses de la Bpi. Je suis content de ce qui a été réalisé à Issy-les-Moulineaux. Mais Gattégno a pris très mal le fait que la Bpi soit apparue à cette occasion, car ce n'était pas l'idée qu'il avait de la décentralisation, et peut-être par jalousie politique vis-à-vis du secrétaire d'Etat à la culture.

Thierry Grognet C'était vécu comme une sorte de concurrence ?

Michel Melot Selon lui, ce n'était pas notre rôle. Pour moi, cela paraissait logique que la Bpi fasse école. Une autre déception a été la bibliothèque des affaires qu'on voulait mettre sous la Défense. J'avais vu, à Londres, une bibliothèque d'information superbe pour le monde du travail. Je ne suis pas du tout un homme d'affaires. Je ne connais rien aux problèmes fiscaux, d'importation, de droit du travail, etc., mais devant les rayonnages de la 'Business Library' londonienne, je comprenais tout : droit du travail, syndicats, aide à l'exportation, réglementation agro-alimentaire, etc. Tout était affiché clairement et entièrement en accès libre, ouvert à tout le monde. C'était magnifique. On avait proposé au Centre Pompidou de faire un Beaubourg-bis sous l'Arche de la Défense, sur deux étages de 10 000 m². L'établissement de la Défense avait d'abord proposé au Musée de faire un musée d'art contemporain. Le Musée ayant refusé, je me suis précipité en disant que la Bpi serait intéressée d'y installer une bibliothèque des affaires. A cet endroit, cela aurait du sens. Le projet a été conçu par une autre personne remarquable, Hubert Dupuy qui s'occupait des bases de données. Il fit un excellent projet qui n'a jamais abouti. J'en avais tiré au moins des conclusions sur la nécessité de refondre la signalétique, beaucoup plus utile à la Bpi que les catalogues. On a refait la signalétique avec Barbier-Bouvet et Véronique Blum, qui venait de la Bdic. Nous avons

beaucoup appris sur la lecture publique en travaillant sur la signalétique.

Thierry Grognet Peut-être pourrions-nous revenir sur la perception de la bibliothèque par la profession. On a pu parler de modèle, de référence pendant la période où vous l'avez dirigée. Quelles étaient les perceptions de la Bpi, notamment au sein de la profession, dont vous avez eu connaissance, en plus du cas spécifique d'Issy-les-Moulineaux et de son maire ?

Michel Melot J'avais l'impression que la Bpi était bien perçue. La bataille était gagnée. Il y avait eu une vraie bataille contre Seguin, des articles virulents contre la Bpi, à l'ouverture, mais à présent, c'était passé. La Bpi avait fait ses preuves ensuite avec Fillet. Je n'ai donc pas eu à me battre sur l'image de la bibliothèque. La Bpi trouvait sa place dans les colloques dont je vous parlais, au salon du Livre, ou dans ceux qu'on a organisés avec la FFCB (Fédération française de coopération entre bibliothèques) notamment. La Bpi était très attendue. Les projets de construction, d'informatisation étaient nombreux, les bibliothécaires avaient besoin d'aide, techniquement, psychologiquement et philosophiquement. Dans les manifestations nationales, faites avec la direction du Livre, ou avec la FFCB, il était encore difficile de faire venir un ou deux élus compétents en matière de lecture publique. C'était toujours les mêmes : l'adjoint du maire de Nantes, et un autre, de Saint-Étienne. Dix ans après, il n'y avait aucune difficulté à trouver un adjoint au maire qui avait déjà vécu la construction de sa bibliothèque et qui en parlait sagement. Même chose pour l'informatique. En 1983, il n'y avait pas de produits spécifiques pour les bibliothèques. Il fallait faire du cousu main. On apprenait aux bibliothécaires à faire de la programmation pour qu'ils fassent leur catalogue. J.-P. Seguin a mené la bataille pour construire le premier système informatique. Fillet a eu aussi beaucoup de déboires. Je suis arrivé à un moment où c'était plus facile. Mais il n'a pas été quand même de tout repos de choisir notre nouvelle informatisation. Quand on a lancé le marché, le système canadien GEAC s'est révélé le moins cher, et certainement, le meilleur de l'époque. Pascal Sanz représentait la direction du Livre dans le comité informatique. Je m'entendais très bien avec lui, mais je me souviens de m'être opposé lors d'un comité au représentant de l'État, un informaticien qui présidait la commission, quand j'ai plaidé pour l'acquisition de GEAC, car je ne voulais pas d'un prototype, seule proposition des constructeurs français. Ce qui n'était dit nulle part, c'était qu'il FALLAIT choisir une entreprise française. On est passé au vote, et je l'ai finalement remporté. Pascal Sanz, qui avait souffert des déboires de Libra, m'a soutenu et a dit : « On ne pourra pas reprocher à M. Melot

d'avoir choisi GEAC. »

Puis, il y a eu la bataille du CD-Rom. Le service informatique, tenant des services en ligne, considérait le CD-Rom comme un accessoire. Le service Public-Info, militait au contraire pour le CD-Rom. Le premier CD-Rom français et francophone, *Lise*, a été fait à la Bpi. Il ne nous a pas coûté cher puisqu'il nous a été offert par la succursale de Philips qui cherchait à se faire connaître et l'a fait à titre expérimental. *Lise* a été un grand succès. et a eu droit au Journal de 20 h. sur TF1. Tous les bibliothécaires français ont défilé pour le voir. Je croyais au CD-Rom, comme Claire Stra, qui dirigeait Public-info, mais je ne voulais pas abandonner le service en ligne, ce qui m'était reproché devant le coût du service en ligne. Je me félicite d'avoir tenu bon contre l'arrêt du service en ligne. J'entendais : « On a eu tellement d'ennuis avec ça, c'est compliqué. » L'argument de poids était : « Le CD-Rom ne nous a rien coûté ; regardez ce que vous coûte la maintenance du service en ligne ! » C'était un argument massif.

Bien d'autres anecdotes sont aussi révélatrices de la qualité du personnel de la Bpi et de l'aide dont j'ai pu bénéficier. Je me souviens de Jacques Faule. Il dirigeait le service des bases de données. Il est venu me dire : « Vous savez, il faut supprimer mon service. » C'est la seule fois où j'ai entendu un chef de service dire : « Il faut supprimer mon service », alors que les bases de données avaient été la gloire de la Bpi. Mais, souvenez-vous, le lecteur arrivait, mais il fallait que le bibliothécaire formule la recherche lui-même ; Il y avait la queue, c'était très contraignant. Jacques Faule est venu me dire : « Ce n'est plus la peine, on est à l'ère de la micro-informatique, tout va être sur CD-Rom ou accessible en ligne par tout un chacun. » Or, il n'y avait pas encore Internet en France à l'époque, qui n'a été connu qu'en 1991 je crois.

Françoise Gaudet Jacques Faule était allé aux États-Unis. Il avait eu une bourse Fulbright et il était revenu en nous parlant d'Internet.

Michel Melot Il disait : « Il faut laisser faire les lecteurs eux-mêmes. » Et certains bibliothécaires de dire : « ils n'en seront jamais capables, ils vont tout planter... » Comme je suis parti peu après, je n'ai pas eu à suivre cette affaire, mais je trouve remarquable qu'un chef de service ait eu cette information. Même chose pour l'audiovisuel. On avait mis 300 000 diapositives sur trois vidéodisques. Il avait fallu renégocier tous les droits. Tout s'est bien passé. Nos 300 000 diapositives mises sur les vidéodisques étaient beaucoup plus maniables. L'ensemble tombait beaucoup moins en panne. Une fois fini ce travail qui avait duré trois ou quatre ans, je vis Isabelle Giannattasio entrer

dans mon bureau et me dire : « Il faut passer au numérique. » J'étais décontenancé mais j'ai admiré ce courage et cette compétence, car nous étions en 1989 et le numérique n'avait pas encore fait ses preuves, notamment pour les capacités de stockage. Voilà des gens avec qui on aime travailler. Mettre trois ou quatre ans à mettre en place un système, en faire une réussite, et savoir dire : « Il faut faire mieux. »

Thierry Grognet Vous avez évoqué les rapports parfois un peu compliqués avec le Mnam [Musée national d'art moderne], avec le président du Centre, et l'autre patron, pour reprendre votre expression, le directeur du Livre et de la Lecture. Peut-être souhaiteriez-vous également dire un mot de vos rapports avec la Bibliothèque nationale, et les relations que vous avez pu avoir ou pas avec les deux bibliothèques qui ont constitué une source d'inspiration pour la Bpi, je veux parler de la [Bibliothèque de Berlin](#) et de celle de New York.

Michel Melot J'ai visité ces deux bibliothèques, mais je n'ai pas eu de rapport après avec elles. En revanche, on a jumelé la Bpi avec celle de San Francisco, semblable à la Bpi pour la fréquentation et la diversité des médias. On a jumelé également l'établissement avec la bibliothèque polytechnique de Leicester, dirigée par Mel Collier, qui avait réussi à diriger à la fois la bibliothèque et le service informatique de l'université. Ces jumelages nous ont été très profitables. On se voyait régulièrement. Les gens de la Bpi y allaient et eux venaient au moins une fois par an faire des conférences. Avec la Bibliothèque nationale, tout s'est très bien passé également. L'administrateur général à l'époque était André Miquel, dont j'ai toujours apprécié la culture et la générosité, et que j'ai eu plaisir à retrouver plus tard comme président du Conseil supérieur des bibliothèques. Nous nous sommes toujours fort bien entendus.

Thierry Grognet Je crois que toute personne, après avoir travaillé dans cet établissement, a au moins une anecdote lors d'une plage de service public. Est-ce qu'un événement, heureux ou non, vous aurait particulièrement marqué pendant ces six années ?

Michel Melot Beaucoup de choses m'ont marqué. Il y a eu des moments assez pénibles. Je suis arrivé à 8 h un matin avec la grippe et 39° de fièvre (les fonctions de directeur ont des obligations...) Personne n'était encore là. Je vis de l'eau qui inondait le service iconographique. Un ouvrier avait percé par erreur les sprinklers [systèmes de protection anti-incendie]. On a appelé les pompiers qui nous ont répondu qu'ils ne pouvaient pas intervenir. Les sprinklers, doivent se vider complètement – réglementairement, on avait droit à 30 000 litres d'eau sans qu'il

n'y ait moyen de les arrêter. Les gens sont arrivés les uns après les autres. On est allé chercher des bâches qu'on a mises sur les livres, sur les diapos, les tiroirs étaient complètement inondés. On a ainsi perdu énormément de diapositives. C'est l'un de mes plus mauvais souvenirs.

Le plus beau, le voici : on avait lancé, avec l'Institut des jeunes aveugles de Paris, l'idée d'inviter un écrivain pour lire à haute voix des textes aux élèves. C'était hors programme, spécialement pour eux. Marie-Cécile Robin et les professeurs de l'INJA demandaient d'abord à leurs élèves, des adolescent(e)s, quel auteur contemporain ils voulaient étudier. On accueillait ensuite celui-ci tout un après-midi. Tous les écrivains ont accepté de venir gracieusement. Les lycéens ont souhaité inviter un écrivain célèbre qui accepta à condition qu'il n'y ait aucun journaliste, aucune photo, pas d'enregistrement, et qu'on n'en parle pas. Par respect pour lui je ne citerai donc pas son nom. Quand il est arrivé dans la salle Renoir, la salle était pleine. Il y avait quatre-vingts élèves aveugles, qui avaient entre quatorze et dix-sept ans. Les lectures qu'il a faites étaient très belles, j'en ai encore le souvenir. Mais l'histoire la plus belle, est qu'après, les jeunes pouvaient poser des questions. Une jeune fille lui a demandé « Quel est le premier livre qui vous a marqué ? » Il a cherché un peu et dit : « Ma première lecture, je crois que c'était *Croc Blanc*. Cela m'avait beaucoup impressionné quand j'étais gamin. Je me souviens d'un passage où l'explorateur est enfoui dans la neige. Il est en train de mourir de froid et se dit : "Si j'arrive à bouger un doigt, je vivrai..." » À ce moment là, la jeune fille lui a tout de suite dit : « C'est pour cela que vous êtes devenu écrivain. » J'ai trouvé cela merveilleux. Lui ne s'y attendait pas. Je lui ai demandé après : « Vous aviez eu cette idée, après votre première lecture, que votre vocation était née ? » « Non, je n'y avais jamais pensé ! » Voilà des bonheurs de la Bpi.

Sophie Danis Est-ce que vous vous souvenez particulièrement de certains lecteurs, ou de certains usagers ?

Michel Melot Des usagers ? Non, pas un en particulier. Mon grand regret dans la vie, c'est de ne pas avoir dirigé une bibliothèque municipale, parce qu'à la Bpi, on ne connaissait pas les usagers individuellement, à part quelques énergumènes. On avait plutôt une idée de foule. Peut-être quelques-uns, qui venaient tous les jours, comme Yves, ce chanteur avec une voix de ténor, ou cet allemand, Michel, avec une barbe, très maigre. Un jour, on a bavardé. Je lui ai demandé ce qu'il faisait, car on le voyait tous les jours. Il me dit qu'il faisait une encyclopédie. J'insiste : « Sur quoi ? » Il me répond : « Sur moi-même. »

Thierry Grognet Parce qu'il existe malgré tout une vie après la

Bpi, en quoi l'expérience passée au sein de l'établissement vous a-t-elle ou aurait-elle pu vous servir dans les responsabilités importantes qui furent vôtres par la suite ? Je pense notamment à celles que vous avez eues lorsque vous avez pris en charge l'[Inventaire](#), au ministère de la Culture.

Michel Melot Beaucoup de choses m'ont été utiles, sur le plan scientifique comme sur le plan humain. Apprendre à diriger une équipe, par exemple. J'y ai pris vraiment grand plaisir.

Thierry Grognet Vous avez écrit des textes qui demeurent. Je songe en tout premier lieu à ce qui est véritablement un livre de sagesse pour les bibliothécaires. Vous l'intitulez, très justement, et parce que la collection le veut, « La Sagesse du bibliothécaire », mais, me semble-t-il, vous n'y prononcez pas le nom de la Bpi. Est-ce que je me trompe ?

Michel Melot Je ne sais plus ; il est bien possible que je ne l'aie pas citée, mais elle est partout, elle est immanente...

Thierry Grognet En tant que président du Conseil supérieur des bibliothèques, quelle était votre vision de la Bpi ? Bien entendu, après que vous l'avez dirigée.

Michel Melot La même qu'avant... La Bpi devait être pilote, navire école et navire pilote de la lecture publique française. J'ai essayé, au Conseil supérieur, de rassembler les bibliothèques, car j'en ai découvert en France, une myriade. Il y en a partout, dans les académies, les sociétés savantes, les entreprises, les centres de recherche, les lycées et collèges. Au Conseil supérieur, je me suis beaucoup battu pour les CDI et les BCD sans beaucoup de succès. L'idée était que, comme à la Bpi, il fallait que les choses marchent ensemble, que les bibliothèques s'unissent pour partager leurs expériences. La Bpi a sûrement été la plus belle expérience que j'ai connue. Elle m'a beaucoup appris, et grâce à l'environnement favorable de mes collègues et de ma hiérarchie, tout s'est bien passé. C'était aussi la période de la montée en puissance des bibliothèques françaises de lecture publique.

Il y a un problème que je n'ai pas réussi à résoudre, et je ne suis pas le seul. C'est la queue à l'entrée de la bibliothèque. Je me suis beaucoup battu pour garder la gratuité. Le combat de la gratuité était permanent. Hélène Arhweiler [présidente du Centre Pompidou] était acharnée. Pour elle, il fallait faire payer ; elle nous harcelait avec cette idée, et il fallait tenir bon contre elle. M^{me} Pompidou a été notre recours pour le maintien de la gratuité. J.-P. Seguin m'avait conseillé : « Si vous avez des problèmes, voyez M^{me} Pompidou, elle a été très ferme là-dessus. » Un jour d'inauguration d'exposition, Jacques Chirac,

qui était Premier ministre à l'époque, arrive sur la coursive avec une meute de journalistes. M^{me} Pompidou était juste à ses côtés. Je m'adresse à elle pour lui raconter mes ennuis avec M^{me} Arhweiler qui demandait toujours un droit payant pour l'entrée à la Bpi. Est-ce que je pourrais en saisir M. le Premier Ministre ? Je ne sais pas ce qu'elle lui a chuchoté, mais J. Chirac a saisi le micro d'un journaliste, et devant Mme Arhweiler : « Tant que je serai là, la Bpi sera gratuite ! » J'en ai été très reconnaissant à M^{me} Pompidou, car grâce à elle, tout cela a été enregistré. J'ai beaucoup de reconnaissance pour M^{me} Pompidou, c'est une femme généreuse et sincère. J'ai été invité un soir chez elle. On était une dizaine. Il y avait Boulez, Bozo, et d'autres. Pendant le repas arrivent dans la conversation les fameux clochards de la Bpi. Quelqu'un, qui était député, a dit : « Quand même, la Bpi... Ça devient un peu crado. Il paraît qu'il y a des clochards... » M^{me} Pompidou le regarde et dit : « Et alors ? » C'était la bonne réponse.

En arrivant, j'avais bien compris que l'un des gros problèmes était la trop grande affluence des usagers. La seule chose que l'on pouvait faire, c'est de limiter l'entrée. Fillet m'y avait incité. Quand je suis arrivé, on laissait entrer tout le monde. Pour 1 800 places assises il y avait 3 000 personnes dans la bibliothèque. Les gens étaient assis partout, on enjambait les corps. J'ai institué un numerus clausus, comme Fillet s'apprêtait à le faire. Je l'ai fait avec regret mais sans remords, car l'atmosphère de la bibliothèque est redevenue respirable, mais l'inconvénient a été l'allongement de la file d'attente. Dès le début, la question s'est posée. J'ai été interrogé par *Le Quotidien de Paris*, journal socialiste de l'époque, et j'ai dit : « La Bpi souffre de deux énormes lacunes : le manque de bibliothèques universitaires et le manque de bibliothèques parisiennes. » Tout le monde le savait, c'était une évidence, mais lorsque c'est paru dans le journal avec ma photo, J. Maheu m'a convoqué et gentiment m'a dit : « Vous n'auriez pas dû dire cela ; on n'a rien à gagner à se mettre à dos la Ville de Paris. » Il n'avait pas tort. Mais, de ma part, ce n'était pas un manque de devoir de réserve, c'était simplement un constat. Hélas, ce constat est toujours d'actualité, vingt cinq ans après ! L'université et la ville de Paris ont des projets qui ne semblent pas à la mesure des besoins.

Thierry Grognet Oui, mais qui semble avoir pris du retard.

Michel Melot Pour faciliter l'attente, j'avais pensé mettre des expositions à l'entrée, comme cela a été fait plus tard sur les grilles du Jardin du Luxembourg.

Sophie Danis Nous avons un projet d'écran informatique sur les

vitres qui seraient ainsi transformées en écran multimédia avec le portail documentaire.

Michel Melot C'est ce que voulait Piano [l'un des architectes du Centre], à l'origine. Il avait imaginé un immense écran sur la façade. Il me semble que aujourd'hui, le principal objectif de la bibliothèque est de la rendre accessible à distance. Les gens attendent maintenant une Bpi en ligne, qui n'exclura pas Beaubourg, et peut-être même lui apportera plus de lecteurs !

Thierry Grognet C'est ce que nous allons essayer de faire.

Sophie Danis Nous commençons avec Bibliosés@me, notre service de réponses à distance.

Michel Melot Chaque fois que je me promène dans ces espaces, je suis sensible à l'atmosphère à la fois de liberté et de sérieux qui s'en dégage.

Thierry Grognet Même si, d'une certaine manière, les espaces sont un peu plus austères qu'à l'ouverture, sans doute.

Michel Melot J'ai beaucoup apprécié le réaménagement de la Bpi fait par Martine Blanc-Montmayeur. La bibliothèque y a beaucoup gagné. Je ne suis pas du tout nostalgique de la Bpi que j'ai connue. Quand je l'ai quittée, on avait ajouté tellement de services que cela devenait un véritable capharnaüm. J'avais la manie des kiosques sur le modèle des grands magasins. Il y avait des kiosques pour la Documentation française, la recherche d'emploi, l'INSEE, l'INSERM [Institut national de la santé et de la recherche médicale], Amnesty International, la lutte contre la drogue... J'étais très accueillant vis-à-vis des gens qui souhaitaient installer là une documentation en accès libre pour une cause humanitaire. Mais il est vrai que, pour finir, on ne pouvait plus circuler. Ces services sont maintenant intégrés dès l'entrée de la Bpi. Cette clarification rend le lieu beaucoup plus agréable.

Thierry Grognet Cela fait un peu « jardin à la française », c'est vrai.

Michel Melot Je suis aussi très reconnaissant à Martine Blanc-Montmayeur d'avoir gardé la gratuité. Cela n'a pas dû être facile. Elle a gardé l'essentiel, avec les heures d'ouverture et la médiathèque de langues. Je ne m'explique toujours pas pourquoi il n'y a pas plus et je le dis dans toutes mes conférences de médiathèques de langues dans les bibliothèques universitaires. Je ne comprends pas pourquoi ce service qui a un succès fou, qui est vraiment du rôle des bibliothèques, n'a pas fait école,

alors que beaucoup d'autres choses ont marché on ne construit plus de bibliothèque sans un service pour aveugles, par exemple. Mais de médiathèques de langues, non. Dans les bibliothèques universitaires, on me dit : « Mais nous en avons une ! » « Ah bon ! Vous avez des appareils ? » « Oui, on a des appareils, mais bien sûr, sous le contrôle des professeurs. » Il faut demander un rendez-vous au professeur. C'est raté. L'esprit de liberté et de responsabilité des étudiants est perdu.

Françoise Gaudet Vous avez aussi créé, à la Bpi, le service éditorial. C'est important !

Michel Melot Là aussi, il y avait des gens remarquables : Arielle Rousselle, Colette Timsit. J'avais lancé aussi « Bpi-Info », pour informer les bibliothèques françaises des expériences de la Bpi. Le contenu n'était pas forcément l'annonce des publications ou des animations, mais la description de services qui ouvraient ou innovaient comme la signalétique ou les périodiques. C'était une simple feuille de presse, très à la mode dans toutes les entreprises, photocopiée, et envoyée dans toutes les bibliothèques. Maintenant, c'est sur Internet. Au service Édition, nous avons une très jolie collection qui s'appelait Sémaphore, créée par Luce-Marie Albigès, avec l'éditeur Hersher. Il y a eu deux beaux livres, que nous voulions bon marché. Mais Hersher les vendait trop cher, et cela n'a pas pris. Nos expositions tournaient autour de l'histoire des médias. La collection Sémaphore devait les accompagner.

Brigitte Simonet, encore une personne qui regorgeait d'idées, elle aussi, avait imaginé une exposition sonore, une exposition sur les voix. L.-M. Albigès avait d'abord fait « Parlez-vous français ? », grand succès qui a déplacé tout Paris. L'exposition a été faite en deux exemplaires. Elle a circulé en France et à l'étranger pendant assez longtemps et j'ai essayé qu'elle soit exposée en permanence au château de Blois, un des berceaux de la langue française. Malheureusement, cela n'a pas pu se faire. Pour l'exposition sur La Voix, en salle d'actualité, il y avait une vingtaine de panneaux qui expliquaient ce qu'est la voix, celles des chanteurs d'opéra et d'autres, par exemple celles de certains Pygmées qui ont des chants stridents très particuliers. On entendait tout cela dans des écouteurs. Les panneaux n'avaient plus qu'un intérêt relatif, avec quelques photos et des commentaires mais les gens déambulaient comme sur une piste sonore. Le recours aux « audioguides » s'est banalisé et a été repris pour la grande exposition des Immatériaux que le Centre Pompidou avait demandé à philosophe Jean-François Lyotard et à Bernard Stiegler, à laquelle la Bpi beaucoup contribué.

Thierry Grognet De même que dans la Rome antique, il existait un emplacement vide, réservé à une divinité non encore

honorée, y aurait-il une question que je n'aurais pas posée et à laquelle vous auriez souhaité répondre ?

Michel Melot Un souhait peut-être : dans les bibliothèques, il devrait y avoir des salles de silence à côté de salles de bruit. Elles deviennent nécessaires en raison du travail des jeunes en groupe. Il faudrait qu'avec les architectes, les bibliothécaires mettent des sas pour avoir des endroits où l'on puisse parler, des bulles de silence et des bulles de discussion.

Françoise Gaudet Chez nous, s'ils veulent faire du bruit, ils peuvent au moins aller à la cafétéria où il y a une grande terrasse. Mais aussi (ce qui contribue au succès de la Bpi), il ne règne pas dans cette bibliothèque un silence de cathédrale.

Michel Melot L'insonorisation du Centre Pompidou est remarquable ; je ne sais pas si c'est dû à la hauteur de plafond mais, malgré le bourdonnement, la Bpi reste calme. L'ambiance est feutrée et en même temps vivante. Je voudrais dans chaque bibliothèque une salle pour que les gens puissent parler à haute voix et une autre salle, vide, de méditation. Et je voudrais aussi que les bibliothèques soient ouvertes 24 h. sur 24, tous les jours de l'année.

¹ Département de la BnF, site Richelieu, dont les premières collections ont été constituées à partir de 1667.

[Retour au texte](#)

² Cataloguer un document (catalogage descriptif), c'est le décrire selon des règles précises afin d'établir une notice bibliographique. L'ensemble de ces notices constitue le catalogue.

[Retour au texte](#)

³ On distingue traditionnellement en France les bibliothèques de lecture publique (bibliothèques municipales, départementales, d'hôpitaux...) et les bibliothèques des établissements d'enseignement (bibliothèques scolaires, universitaires, etc.)

[Retour au texte](#)

⁴ Exposition « Vienne, 1830-1938, naissance d'un siècle », Paris, Centre Pompidou, 1986

[Retour au texte](#)

⁵ Egalement appelé "élimination sélective" le désherbage est une opération qui consiste à évaluer rétrospectivement les fonds d'une bibliothèque et à retirer les documents qui pour une raison ou une autre (obsolescence intellectuelle, détérioration matérielle, etc.) n'ont plus leur place dans les collections

[Retour au texte](#)

⁶ (1908-1987) Archiviste paléographe, directeur puis conservateur en chef honoraire du Département des estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France, auteur de nombreux ouvrages de référence

[Retour au texte](#)

⁷ Dans le cadre de la décentralisation le concours particulier attribue des crédits aux Bibliothèques Municipales et aux Bibliothèques Départementales de Prêt pour les soutenir dans leurs projets

[Retour au texte](#)